

Nouvelles fantastiques

...Sable...

C'était le dernier soir.

J'ai toujours été intriguée par mes origines, mes ancêtres, mes racines, que je n'ai jamais connus. Je suis née à Tahiti.

Petite, mes parents décédèrent, je ne sais comment. Je vécus donc les premières années de ma vie sur cette île, avec sa langue et sa culture, dont je n'ai aucun souvenir. Puis un couple français m'adopta à l'âge de quatre ans, me faisant quitter mon pays, mon « fenua », pour m'emmener avec lui, en France.

Il ne me reste pas de souvenir de cette période. J'étais bien trop jeune. C'est ce que l'on m'a raconté, plus tard.

Cela fait maintenant vingt ans que je vis en Métropole. J'étais tellement envahie par des questions sur mon passé, qu'un jour je décidai d'y retourner. Sur mon île, sur ma terre.

Je pris donc l'avion, résolue à enfin trouver les réponses à toutes mes interrogations. Pendant mon voyage, j'imaginai tous les paysages paradisiaques que j'allais bientôt admirer.

Me voici sur la terre ferme. La terre de mes parents. De ma famille. Une sensation de confort et de familiarité m'envahit soudain. J'étais chez moi.

Mon séjour d'une semaine fut rythmé de promenades, de rencontres, de baignades et de la musique traditionnelle... Je profitai autant du soleil et de l'eau que des mets locaux.

La veille de mon retour, je décidai d'aller sur la plage, pour savourer mon dernier coucher de soleil. Mon premier réflexe fut de m'allonger sur le sable. Afin de sentir peut-être pour la dernière fois le sol de ma terre mère. Je restai un moment ainsi.

Puis je me mis à marcher le long de l'eau. Mes pieds s'enlisaient à chaque pas dans le sable humide. Le vent se faufilant dans mes cheveux faiblissait peu à peu... c'était une nuit sans lune.

Les étoiles me semblaient plus nombreuses que d'habitude. Mais malgré leur distance, il émanait d'elles une lumière des plus douces et des plus envoûtantes. Je me concentrai sur les sons qui m'entouraient... Je constatai qu'il n'y en avait aucun, la mer sans le vent restait immobile. Les astres se reflétaient même dans l'onde. Je continuai à avancer... Petit à petit je perçus des sortes de frottements derrière moi. Surprise que quelque bruit rompe ce silence parfait, je me retournai.

Mon regard alla instinctivement à mes pieds, mes yeux suivirent mes empreintes... et le sable qui composait ces dernières me parut frémir... puis... il sortit des traces et s'éleva doucement... formant comme des nuages mouvants... Moi, contrairement au sable je ne bougeais pas. Une terrible frayeur embruma mon esprit. Je ne pouvais faire absolument aucun mouvement, je ne pouvais que voir. Regarder ces grains de sable qui maintenant formaient des corps... et, je ne sais de quelle façon, peut-être était-ce inscrit en moi, je sus que c'était

eux. Mes parents. Mes ancêtres. Les corps sablonneux se rassemblèrent et je vis un sourire radieux se dessiner sur leurs visages. Peu à peu, leurs traits se précisèrent et je me reconnus dans certains...

J'étais maintenant loin d'être effrayée, je me sentais même extrêmement joyeuse.

« Hina, Hina... » se mirent-ils à dire... Puis la femme la plus proche de moi s'avança. Ma mère. Elle s'adressa à moi dans une langue que je n'avais jamais entendue, ou peu, mais que je compris pourtant.

Elle me parla de ma famille, de ma naissance. De leur mort. Mais aussi de leur vie, de la mienne avec eux pendant seulement quelques années... Je buvais avidement ses paroles. Ces paroles qui s'inscrivaient dans mon être. Ces paroles qui si simplement répondaient à toutes mes questions.

Je voyais les récits de mon enfance défiler dans ma tête ; j'avais l'impression de les revivre.

Après que leurs histoires eurent pris fin, ma mère prononça de sa voix chaleureuse ces remerciements :

« Nous avons tous une grande gratitude à ton égard. Tu nous as rendu la vie, à nous, souvenirs oubliés. Merci ; maintenant nous revivons tous et sommes en toi.»

« Nous sommes en toi... » reprirent-ils tous. Ils répétèrent, répétèrent et répétèrent cette phrase, ce qui brouilla complètement mes sens. Je ne comprenais qu'à moitié ce qui se produisait. Un vide s'installa en moi. Leur ritournelle m'envoûtait et ma conscience me perdait, mes paupières tombaient peu à peu sur mes yeux quand je vis, dans un dernier regard, les corps sablonneux se fondre en moi. Je sentis un terrible choc et un poids énorme m'écraser, je tombai à terre, et m'évanouis.

Je me réveillai, aux lueurs de l'aube, l'esprit tourmenté. Encore allongée sur le sable, je me rappelai cette soirée et compris que j'avais simplement rêvé car je m'étais endormie dès mon arrivée sur la plage.

Après m'être baignée pour me purifier l'esprit, je me dirigeai vers mon hôtel. Je pris ensuite la direction de l'aéroport, le cœur serré d'avoir à partir.

Mon vol de retour fut parfait. Et malgré le mal que j'eus à quitter l'île, je trouvai un certain plaisir à retrouver mon petit appartement citadin.

Mais le soir, mes tourments me rattrapèrent... En cuisinant, le couteau me glissa des mains et me coupa le bout du doigt... laissant couler de celui-ci... des... grains de sable !

Hana et Léo

oooooo

Les larmes noires

C'était trois jours avant Noël. Parmi la foule qui se précipitait pour diverses destinations et embarquements, à l'aéroport de Toronto, je me trouvais seul, attendant patiemment ma femme, Sophie.

J'aperçus ma voisine de pallier, que je connaissais vaguement. Je remarquai alors qu'elle attendait, tout comme moi, un proche. Me voyant l'observer, elle me répondit par un sourire et m'interpella :

« Saturnin, venez donc me rejoindre ! »

Je vins alors à elle.

« Qui attendez-vous ? questionnai-je.

- J'attends mon père qui revient du Japon, et vous ?

- J'attends ma femme, arrivant de Moscou. »

Nous mîmes fin à ce début de conversation car à 16h30, une annonce informa, d'une voix monotone :

« Mesdames et Messieurs, toutes les personnes attendant les passagers du vol n° AA 38007, en provenance de Moscou, qui devait arriver à 14h, sont priées de se rendre à l'accueil, je répète... »

Après avoir entendu cette information, je compris qu'il s'agissait de l'avion de ma femme et me rendis précipitamment à l'accueil. Une fois rendu à cet espace, déjà pris d'assaut par des dizaines de personnes très agitées, je me faufilai parmi elles, de façon à me rapprocher de quelques hôtesses qui pourraient me donner plus de nouvelles. De nature très calme, je ne parvenais pourtant pas à garder mon sang-froid. Une jeune hôtesse, apparemment peu habituée à devoir gérer ce genre de situation, toute tremblante et hésitante, nous expliqua que l'avion venait de tenter un atterrissage forcé, tout près d'Ottawa. La nouvelle fut très brutale : j'appris ainsi que ma femme n'avait pas survécu à cet accident d'avion.

Ne pouvant prendre réellement conscience de cette tragédie, mon regard se perdit dans le vide. Voyant la réaction des proches des autres défunts, cela m'attristait encore plus, car ma raison me disait de les consoler mais mon cœur ne pensait qu'à ma femme.

Seul et désemparé, l'esprit embué et grisé, tel un automate, je me dirigeai vers le parking de l'aéroport et montai dans ma Chevrolet noire.

Sur la route, le soleil commençait à se coucher. Mes larmes, qui ne cessaient de tomber, me brouillaient la vue, ce qui m'empêchait de voir le chemin. Ma femme me manquait déjà énormément. Je crus apercevoir son reflet dans mon rétroviseur. Je pensais que c'était tout d'abord une vision. Mais, quand je tournai la tête, je vis alors ma femme assise à côté de moi. Me croyant devenu fou, je me garai sur le bord de la route pour reprendre mes esprits. Ma femme était toujours là.

Je la regardais avec des yeux affolés ; je n'osais l'observer, lui parler, ni même faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'elle était là, près de moi, et que ses yeux tristes me dévoraient. Je ressentis, tout d'abord, une étrange impression d'angoisse, mon rythme cardiaque s'accélérait, des frissons parcouraient mon corps et quelques gouttelettes dévalaient de mon front vers mon cou, ce qui me donnait une sensation d'étrange moiteur, malgré le froid glacial à l'extérieur. Puis, peu à peu, je m'accoutumai et osai me retourner de nouveau vers elle. Curieux même, j'essayai de la toucher. Quand mon doigt s'approcha d'elle, il passa à travers son corps. Elle me dit alors :

« Je ne suis qu'un esprit, mon corps est déjà parti. »

Surpris qu'elle me parle, je restai sans voix. Elle poursuivit :

« J'aurais tellement aimé te prendre dans mes bras encore une dernière fois ! »

Je remarquai soudain une larme noire qui roulait sur sa joue soyeuse. Elle l'essuya avec un mouchoir, et fit de même pour celles qui suivirent. La suite du trajet fut accompagnée d'une conversation très mélancolique jusqu'à notre retour à la maison.

Je me garai devant l'entrée de notre résidence et pris la peine de descendre le premier, pour faire le tour de la voiture et ouvrir la portière à ma bien-aimée retrouvée. Or, lorsque je voulus l'aider à sortir, elle avait disparu... Aucune trace de pas ou de vêtement, aucun bruit... Je me frottai les yeux et me pinçai le bras pour m'assurer que j'étais bien réveillé. La radio restée allumée dans la voiture ne cessait de rappeler ce terrible accident que je tentais d'effacer de ma mémoire, en vain.

Alors que je m'apprêtais enfin à refermer la portière, je portai mon attention sur un mouchoir froissé, qui avait glissé sous le siège passager. Je le pris et en l'ouvrant, je remarquai des gouttes noires, étrangement semblables aux larmes que ma femme avait essuyées.

Nina et Tatiana

oooooo

Tout d'abord je me présente : Timothée vingt-deux ans, rationaliste et athée, je ne crois pas au surnaturel.

Mais j'ai pourtant été récemment victime d'un événement inexplicable.

Voici mon histoire :

Un soir d'hiver, j'étais seul dans mon appartement au campus et je commençais à avoir faim. Je regardai dans le frigidaire en pensant me remplir l'estomac, mais il était malheureusement vide. Je décidai donc d'aller au restaurant. Je descendis dans les rues puis j'errai à la recherche d'un restaurant.

Au bout d'un quart d'heure j'aperçus une gargote asiatique ; bien que celle-ci me parût miteuse, je pris la décision d'y entrer car le temps commençait à se gâter et je ne voulais pas me retrouver sous l'averse.

Les statues décoratives de lions devant l'entrée étaient étranges : j'avais l'impression qu'elles me suivaient des yeux.

Lorsque j'arrivai à l'intérieur du restaurant, un employé me prit en charge et me désigna la table située au centre du restaurant qui avait l'air plus soignée que les autres. Je m'y installai donc.

Un serveur me proposa avec beaucoup d'insistance le plat du jour. J'acceptai sa proposition avec soupçon d'anxiété.

Quelques minutes plus tard le plat arriva, servi par une autre personne dont l'attitude était vraiment des plus inhabituelles d'autant qu'il me donna en même temps un « fortune cookie ».

Je me souvins alors d'une amie d'enfance qui m'avait dit de ne surtout jamais accepter ce genre de friandises qui, selon elle, pouvaient m'apporter bien des malheurs.

Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas superstitieux je ne crois donc pas à ce genre de chose et ce gâteau était si appétissant que je ne pus y résister. Je l'ouvris et le mangeai sans même penser à lire le papier qui était à l'intérieur.

Soudain je me sentis mal, très mal, je sentais un goût de sang dans ma bouche et une odeur putride emplir l'air. Cette odeur, je ne sais pas comment, mais je la reconnus, c'était celle de la mort...

Je regardai alors autour de moi, il n'y avait plus personne ; ni serveur, ni client, personne !

Je ressentis alors une terreur au plus profond de mon être qui, résonnant dans mon âme, me fit perdre le contrôle, je me précipitai vers la sortie du restaurant mais la porte était bloquée ; je courus donc à travers les cuisines vers la sortie de secours : bloquée aussi.

Je m'affolais de plus en plus, l'odeur flottant dans l'air créait une atmosphère pesante qui embrouillait mes idées.

Je vis alors une fenêtre ouverte en haut d'un des murs d'où pendait une corde.

Cette corde, qui semblait assez fine, représentait pour moi la seule issue possible pour m'échapper de cette prison.

Je pesais encore le pour et le contre lorsque j'entendis un rugissement.

Ce cri n'avait rien d'animal, il avait un son métallique tel celui d'une créature tout droit sortie des enfers.

Je me retournai et vis un lion, un lion d'or ! Il avait à la place des yeux des rubis, à la place des griffes il avait des lames recourbées telles des poignards et à la place des poils des épines.

Je sautai alors sur la corde et je montai sur le mur. Cette montée, qui aurait dû durer une dizaine de secondes dura une éternité. J'avais l'impression que je n'arriverais jamais en haut, plus je grimpais et plus la fenêtre s'éloignait ! A mon grand soulagement, je parvins enfin en haut, au prix d'un effort surhumain.

Une fois sur le rebord de la fenêtre, je sautai pour sortir au plus vite de ce lieu maudit.

Mais une fois élané, je ne vis plus le sol. J'entamai alors une chute sans fin. J'avais la sensation de tomber dans le vide. Brusquement, je vis le sol en face de moi, je fermai les yeux !

Au moment de l'impact, je me réveillai en sursaut. Je me suis retrouvé à terre, au pied de mon lit, au campus.

Je compris alors que je venais de faire un cauchemar.

Mais en glissant ma main dans ma poche, je trouvai le papier du fortune cookie ! Tourmenté et confus, je l'ouvris et, à ma grande stupeur, il était écrit ...

Samuel

ooooooo

L'aventure du bar

1

Un vendredi soir. Un vendredi comme les autres. Ou, du moins, qui avait commencé comme les autres...

Je revenais d'une longue journée de travail, fatigué par tous ces problèmes que l'on rencontre dans la vie en entreprise, et pressé, c'est le moins que l'on puisse dire, de terminer cette semaine d'activité intense, celle-ci n'ayant pas été très fructueuse.

Il régnait un doux parfum d'été, typique en cette saison ; les oiseaux pépiaient jovialement ; les fleurs, les plantes et toute la nature aussi manifestaient leur allégresse ; le soleil semblait nous envoyer ses rayons brillants et aveuglants comme pour chasser les esprits malfaisants de ce monde...

Je ne savais depuis combien de temps je marchais ainsi, quasi machinalement, humant cette fragrance, si délicate, si voluptueuse dans cette atmosphère séraphique qui se rapprochait de la conception que j'avais du paradis, un paradis dans lequel je ne songeais pas le moins du monde à mes soucis... lorsqu'enfin, je retrouvai mes esprits. Il se faisait tard, si bien que notre cher soleil s'en allait déjà, sans doute pour éclairer de son savoir d'autres peuples, s'estompant de plus en plus sur ce fond, mélange d'ambre, de beige, d'azur, d'indigo, pareil à du lapis-lazuli et autres couleurs d'outremer... Joli tableau, n'est-ce pas?

Pendant que l'astre divin m'envoyait ses derniers traits de lumière en guise d'adieu, je me dépêchai de regagner le chemin du logis, prenant quelques raccourcis qui m'étaient bien connus - il faut dire qu'il en faut peu pour connaître toute la ville de BOURG-LA-REINE par cœur! J'habitais une jolie petite maison, non loin de la gare, une jolie petite maison qui faisait l'objet de ma fierté, car je l'aimais, oui, je l'aimais ma maison... Des balcons en filigrane, des tapisseries médiévales et autres ornements élégants, du style rococo au style baroque, en passant par l'art antique, des œuvres de Picasso, de Zurbaran, de Michel-Ange, ou encore de David, toutes d'une inestimable valeur... un vrai musée !

2

Je me hâtai donc de rejoindre ma demeure, je grimpai l'escalier quatre à quatre, manquant même de tomber à maintes reprises, et me dirigeai vers ma chambre, à tâtons, car je venais de réaliser que je n'avais plus mes lunettes sur le nez, celles-ci sans doute oubliées au bureau, pour admirer ma toute nouvelle acquisition de sculpture, grand collectionneur que je suis. Je contournai le bureau quand un morceau de papier posé de manière anodine sur le meuble attira mon attention. Je le saisis, l'examinai dans ses moindres détails comme je le faisais pour chaque ouvrage d'art, et en vins à la conclusion que la chose que je tenais entre mes mains n'était autre qu'une lettre... J'ignorais par quel moyen elle m'était parvenue, sans doute par un

de ces pigeons dociles que l'on nourrit pitoyablement de quelque bribe de pain moisi. De nature curieuse, je l'ouvris, non sans circonspection, par bon sens, car il faut dire que les correspondances ne m'avaient jamais été coutumières, et que je professais pour la littérature en général, et les auteurs en particuliers, le dédain le plus aristocratique. Cette lettre, en revanche, me parut tout de suite familière, je n'en connais toujours pas la raison ; elle semblait m'inviter à l'ouvrir, la desceller, ce que je fis, sans doute intrigué par la chose... Et je me mis à déclamer à haute voix, d'un ton affirmé, comme le ferait Napoléon pour motiver ses troupes, le contenu de cette mystérieuse épître :

"Cher Bernard,

Avec une bonté qui m'est naturelle, je vous convie avec grand plaisir à partager un verre avec moi ce soir à 21h30 précises, au "bar de Circé", 34, rue de Fontenay, à Bourg-la-Reine. Ne venez pas accompagné. Je vous attends avec impatience...

Mes sentiments distingués,

Mlle Rose."

J'ignore ce qui me plut dans cette invitation, sans doute la concision avec laquelle elle avait été rédigée ou le ton quelque peu autoritaire employé par cette charmeuse de minuit dont le nom ne m'était pas étranger.

3

Après la lecture de la mystérieuse lettre, je ne pus m'empêcher de frissonner, de peur ou de joie, que sais-je ? peu importait dans ma quasi-frénésie.

Je dois également vous confier que je suis un grand buveur, buveur de cabaret et amant désespéré qui, ne pouvant s'adonner à aucune femme, s'adonne à toutes sortes de boissons, sortes de poisons qui vous enveniment l'esprit, pour réparer ce manque d'affection. Aussi cette proposition ne me parut pas insensée, car j'étais prêt, à la moindre occasion, à me réconcilier avec Vénus, avec laquelle je n'avais jamais été en très bon termes...

Lorsqu'après ces maintes réflexions je revins à la réalité, l'heure du rendez-vous approchait... Plus résolu que jamais, j'enfilai une de mes tenues de soirée les plus élégantes qui soient en l'honneur de cette mystérieuse aguicheuse : smoking blanc et noir, chaussures parfaitement cirées et chemise impeccablement repassée, sans oublier le nœud papillon et le chapeau de tout grand businessman.

J'achevai les derniers préparatifs avec le plus grand soin, sans oublier de prendre la lettre ; je descendis les marches de l'escalier quatre à quatre et je me retrouvai dans la rue, la rue déserte. Il faisait nuit, et j'aurais sans doute cru être dans les ténèbres des Enfers si la faible lumière d'un réverbère n'éclairait ce chaos total...

Néanmoins, l'air frais me fit grand bien, je dois l'avouer, car toutes ces spéculations m'avaient quelque peu embrouillé le cerveau...

La rue de Fontenay se trouvait à une centaine de mètres de la mienne. C'était une fort jolie petite allée que cette rue de Fontenay, avec ses maisons typiques de l'âge médiéval, sans

doute des demeures bourgeoises d'une admirable beauté. Cependant, il ne me semblait point qu'il existât quelque bistrot à proximité, moi, buveur avéré, connaissant la plupart des établissements de ce genre dans la ville. Bientôt dix heures, j'allais être en retard au rendez-vous tant attendu. En avançant, quasi-mécaniquement, je me préparais déjà, mentalement, à l'entretien que nous allions avoir, moi et cette M^{lle} Rose, aux questions que j'allais lui poser et à ma déclaration, si elle avait lieu d'être faite. Au fur et à mesure que j'avancais, mon cœur battait de plus en plus vite ; j'étais impatient, mais aussi intimidé, je voulais y aller, mais aussi rebrousser chemin... Que de contrastes dans une seule personne réunis !

4

J'arrivai bientôt à destination, osant à peine regarder devant moi ; mes jambes ne me soutenaient plus... Sur les murs des bâtisses se dessinaient des ombres vespérales qu'on voit tous dans nos cauchemars les plus terrifiants... L'astre nous envoyait ses reflets argentés, magnifiques et effrayants : n'a-t-on pas écrit tellement sur ces légendes de pleine lune ? 32 ; 33... je pouvais à peine respirer... 34... je levai prudemment les yeux et distinguai dans la pénombre une porte, certes dissimulée derrière un amas de branches, mais tout de même visible. Je la poussai. Je ne puis exprimer ce que je ressentais, car cela serait inexact : il n'y a pas de mot pour décrire ses plus grands frissons ! J'entraî alors dans la « Taverne » et je fus frappé en pleines narines par une exhalaison si puissante, si forte que j'en fis un bond en arrière. J'entendais le son d'une voix, digne de celle de Circé, qui me poussait à continuer. Je n'avais alors qu'une seule envie, celle de prendre mes jambes à mon cou, mais mes muscles refusaient de m'obéir.

La salle était spacieuse : quelques tables disposées symétriquement ; quelques chaises par ci par là ; un comptoir auquel étaient attablés deux jeunes gens discutant vivement, ainsi qu'un vieil homme barbu, sans doute le propriétaire, clairement inactif. Il me semblait que ce bar n'était pas le lieu de rendez-vous de la haute noblesse. Je cherchai désespérément ma Dulcinée, en vain. Je m'assis à la table la plus proche, toujours dans l'attente de cette M^{lle} Rose.

Les minutes défilèrent avec une rapidité surprenante. Je commençai à penser qu'elle m'avait sans doute vulgairement posé un lapin, comme les femmes fatales le font sans scrupule.

L'amour ne rend-il pas aveugle ? Je fus tiré de mes pensées par le tintement assourdissant et résonnant de la cloche de l'abbaye qui annonçait minuit. N'est-ce pas à ce moment que les choses inattendues se réalisent dans les contes de fées ? À cet instant, un bruit tumultueux et discordant se fit entendre. Je ne pus contenir mon excitation plus longtemps, car j'étais intimement convaincu que mon amante n'allait pas tarder.

5

Effectivement, quelques secondes plus tard, je me trouvai en sa compagnie. J'avais en face de moi une vraie déesse d'une beauté étonnante, vêtue d'une robe de soie brodée et couverte d'un châle vermeil de taffetas et de velours, parée de toutes sortes de joailleries plus inestimables les unes que les autres : collier avec médaillon, bague en diamant, bracelet en or massif, chaîne en argent...

Rien de plus suave et de plus voluptueux que ses formes, rien de plus doux et lisse que sa peau au toucher, rien de plus expressif que les traits de son visage. Ses gants de damas lui donnaient un petit air aristocratique et affecté.

Ses souliers semblaient de cristal comme ceux de Cendrillon et des princesses de tous ces contes auxquels je songeais en ce moment. Je ne sais si Dieu a jamais créé créature si parfaite ; peut-être était-ce Aphrodite, descendue des cieux pour me séduire. Il faut dire que féru d'art que j'étais je m'intéressais tout particulièrement à l'art antique et que mes nombreuses recherches m'avaient amené à lire, bien que la littérature ne m'eût jamais fasciné, les métamorphoses d'Ovide et autres récits semblables qui retracent si bien l'histoire de civilisations anciennes. Comme je l'ai dit, toutes ces historiettes occupaient mon esprit.

Nous ne disions mot. Elle semblait me dévisager de son regard perçant et captivant qui me mit mal à l'aise. Moi, de caractère assez réservé, je n'avais osé prendre la parole, mais il me fallut bien me résigner à entamer la conversation, une conversation qui allait s'avérer très courte, ou très longue, tant elle fut passionnante et arrosée.

Ce soir-là, comme à mon habitude je bus particulièrement beaucoup, de ce vin rouge puissant tel un philtre, ce vin dont je consummai une dizaine de verres, peut-être plus... Pendant que je m'adonnai à ces folies d'alcool, nous devisions gaiement, comme si nous étions seuls au monde, nous dévoilant chacun un peu plus de notre vie, de notre famille, de nos passions... C'était une jeune femme fort charmante, aussi bien physiquement que mentalement, que cette Elizabeth Rose. Je remarquai que nous avions beaucoup de points communs, entre autres l'art qu'elle appréciait elle aussi...

6

Cela devait faire assez longtemps que nous nous entretenions ainsi, car ma conscience s'estompait petit à petit, au fur et à mesure que j'ingurgitais ces liqueurs fermentées et capiteuses.

Si je vous relatais ce qui se passa ensuite, nul doute que vous prendriez pour un fou et je ne vous en voudrais point, l'étant peut-être. Mes sens étaient engourdis par une torpeur insondable : ma vue vacillait, prise dans un brouillard qui s'appesantissait sur ma lucidité tel une chape de suie ; bientôt je n'entendis plus rien que le grondement sourd et lointain de voix, impossible de déterminer lesquelles.

Le brouillard devint plus trouble si bien que je ne distinguai plus qu'une masse vaporeuse ! Je ne sentais plus qu'une forte exhalaison de vin.

J'avais perdu tous mes repères depuis un certain temps, mais rien ne s'était passé, sinon que mon corps entier s'était pris d'une espèce de convulsion générale : mes jambes flageolaient et je tremblais. Mon cœur battait la chamade, j'haletais... Oui. J'avais peur. Une peur stupide ou fondée, je n'en savais rien.

Dans cette angoisse qui m'avait envahi, tout ce que je savais, c'était que je voulais que cela cesse. Dans cette brume, les frontières entre la vie et la mort semblaient abolies...

Cependant, petit-à-petit, les effets des potions enivrantes semblaient se dissiper. Une première lumière se fit dans le chaos, puis une deuxième. Je ne distinguais toujours rien de matériel. Je retrouvais peu à peu mes sens et remarquai que l'effluve de vin était remplacé par une

odeur... de sang ! Un frisson me parcourut brusquement et faillit me faire choir. Bientôt, je distinguai les formes et les objets qui m'entouraient. J'étais toujours dans ce sinistre bar, mais cette fois seul et il y régnait un sacré désordre : plusieurs chaises et tables renversées, des débris de toutes tailles jonchaient le sol... Alors, je me retournai et fus saisi d'effroi à la vue d'un corps ensanglanté gisant sur le sol à quelques mètres de moi.

7

À première vue, il me paraissait inconnu, mais en l'observant attentivement, je lui trouvai de sérieuses ressemblances avec M^{lle} Rose, ce qui ne fit qu'amplifier mes craintes, et après moult spéculations, j'eus la certitude qu'il s'agissait bel et bien d'Elizabeth. Elle semblait avoir été violemment frappée, comme le montraient les nombreuses lésions et meurtrissures qui parsemaient son corps.

Je restais littéralement transi par le désarroi et la stupeur, et j'observais, sans pouvoir rien faire, le cadavre de ma bien-aimée. Il me sembla qu'elle avait remué, ce que je croyais être le fruit de mon imagination, mais un autre mouvement, plus distinct attira mon attention. Pris d'un élan d'espoir, je m'avançai, non sans quelque retenue, et je m'approchai de plus en plus de la victime. Celle-ci resta inerte, puis elle commença bientôt à s'agiter. Je m'avançais toujours l'appelant plusieurs fois, en vain. Il faut dire qu'il régnait un silence de mort, un silence effrayant et sordide, un silence qui nous donne la chair de poule et que j'avais hésité à briser, de peur de m'attirer de nouveau quelque événement malheureux.

Tout d'un coup, Elizabeth se redressa avec une promptitude qui me surprit, surprise suivie d'un soulagement immense puis d'une forte anxiété. Elle était extrêmement livide, plus pâle que neige et ses traits traduisaient une terreur indicible.

Je n'osais plus du tout me mouvoir. Elle me regardait de son même regard qui m'avait tant intimidé tout à l'heure.

Puis elle poussa un hurlement, si strident qu'il aurait sans doute pu réveiller toute une ville, hurlement qui semblait traduire les affres les plus horribles. C'était pitié que de la voir souffrir ainsi. Elle paraissait pointer quelque chose derrière moi de son maigre doigt, mais j'étais pétrifié devant une telle scène.

J'osais à peine me retourner de peur de faire une autre découverte macabre, mais la curiosité m'y poussait. Quant à M^{lle} Rose, sa terreur croissait de seconde en seconde. Soudain, elle se volatilisa, comme par magie, en laissant sur son passage qu'un amas de poussière. Je ne saurais décrire ce moment avec plus de précision, car moi-même n'en connais pas les détails tant j'étais abasourdi. Je n'en pouvais plus : c'en était trop. Une vraie panique s'empara de moi.

Je courus jusqu'à la porte, mes muscles m'obéissant de nouveau, dans ce cas de nécessité et de détermination extrêmes. La porte auparavant béante était close et inébranlable. J'étais prisonnier ! Je fermais alors les yeux en attendant quelque miracle.

8

Quand j'ouvris les yeux, j'étais dans une pièce d'aspect plutôt sombre, éclairée faiblement par la lumière qui filtrait à travers les persiennes. Je reconnus aussitôt ma chambre, celle que j'avais toujours connue. Je ressentis alors une immense sensation d'apaisement, tout de même

mêlée à une légère appréhension, une peur de faire à nouveau quelque rencontre fortuite comme la veille. Mais était-ce vraiment la veille? Et si ce n'était qu'un mauvais rêve? En effet, je me trouvais dans mon lit aux draps chatoyants : n'est-ce pas là qu'on est le plus susceptible de faire les pires cauchemars?

Je jetai un coup d'œil rapide au réveil : il n'était que 6h30 du matin.

Encore sous le choc et les membres tout ankylosés, je me levai péniblement, ruisselant de sueur, de ces sueurs froides qu'on a après un rêve qui a mal tourné...

J'ouvris les volets : un flot de jour entra, si aveuglant que j'en eus un mouvement de recul. Il faut dire que les incidents passés m'avaient quelque peu rendu paranoïaque et que j'étais toujours en proie à ces horribles frayeurs de la veille.

Je pris une bonne douche rafraîchissante, histoire de me changer les idées.

Tout en me remettant peu à peu de mes émotions, je repensai aux événements derniers, tournant et retournant le problème dans tous ses sens, cogitant intérieurement... Après maintes réflexions, j'en vins à la conclusion qui me paraissait évidente que tout cela n'avait été qu'une illusion, fiction due à mon imagination débordante. Qu'avais-je donc fait pour énerver Morphée?

C'était là la seule solution rationnelle que j'avais trouvée. Mais là aussi, je ne pouvais rien affirmer, les souvenirs de la veille étant encore confus et vagues...

9

Mais tantôt mon cerveau était satisfait de cette réponse, tantôt il la remettait en cause et concevait alors toutes sortes de réponses plus invraisemblables les unes que les autres, mais en réfléchissant bien, toutes pertinentes.

N'avais-je pas été trompé par cette mystérieuse madame Rose?

Il y a des problèmes comme cela que même les plus grands mathématiciens sont incapables de résoudre, des énigmes et des affaires devant lesquelles les plus grands détectives restent sceptiques : il en était de même pour le mien.

En quête de preuve, je me mis à rechercher la lettre, cause de tous mes soucis, mais elle restait introuvable.

N'ayant pas d'explication convenable à toutes ces interrogations, je décidai de me rendre à l'adresse du bar de la veille.

Je m'habillai en hâte, descendis l'escalier quatre à quatre et me retrouvai au beau milieu de la rue, qui, elle, n'était plus du tout déserte. Il y régnait un doux parfum d'été, typique en cette saison ; les oiseaux pépiaient jovialement ; les fleurs, les plantes et toute la nature aussi manifestaient leur allégresse ; le soleil semblait être à son zénith, nous envoyant ses rayons brillants et aveuglants comme pour chasser les esprits malfaisants de ce monde...

Dans cette ambiance féerique, j'éprouvai un sentiment de malaise en prenant le même itinéraire que celui qui m'avait amené au désastre, ce qui me donna la nausée. En marchant quasi-machinalement, je me remémorai très bien les événements de la veille...

J'appris qu'au "34 rue de Fontenay", adresse à jamais maudite, existait bel et bien un bar, de faible renommée certes, mais bar tout de même, ce qui ne fit qu'augmenter mes soupçons. Une foule s'y tenait, attroupement massif tel une manifestation. Visiblement, quelque chose s'y était passé, car les gens se bousculaient et se poussaient pour voir comme à un spectacle. Je me faufilai à travers cette cohue, évitant du mieux que je pouvais tous ces obstacles. Un policier n'entrava dans ma progression, en m'indiquant qu'il était impossible d'aller plus loin, la gendarmerie étant en pleine investigation sur les lieux. Je n'eus pas le temps de lui demander quelle était la cause de toute cette agitation et de cette anarchie qu'il était déjà parti. Pourtant, je n'eus pas à attendre longtemps la réponse. En effet, peu de temps après deux agents déposèrent une banderole, sur laquelle on pouvait lire : "SCENE DE CRIME"... Je n'ai pas besoin de vous décrire ma réaction à la vue de ce message : vous devez sans doute la deviner!

J'ai longtemps hésité à soumettre cette affaire à l'œil expert d'un enquêteur, mais nul doute qu'il m'eût pris pour insensé, tout comme vous devez le faire maintenant...

Aujourd'hui j'ai déménagé et je ne cherche ni l'amour, ni les ennuis. J'ai arrêté de boire et j'attends toujours une réponse de cette mystérieuse Elizabeth Rose, bien que j'aie décidé de ne plus jamais ouvrir mon courrier.

Manh-Bao et Pierre

oooooo

Aventures et déboires d'un écrivain raté

« Non monsieur, c'est un non définitif ! Sortez maintenant ou j'appelle la sécurité ! »

Après avoir marmonné je ne sais quels jurons, je m'apprêtais à sortir, en prenant bien soin de claquer violemment la porte, quand je me ravisai : hors de question de montrer à mon interlocuteur combien son refus me plongeait dans un si grand désarroi. Je me retournai lentement puis lui dis d'un air des plus inspirés une de mes innombrables citations :

« La garde meurt, mais ne se rend pas ! »

Je sortis la tête haute, mais une fois dehors, je ne cherchai plus à cacher ma peine : trop de dettes, trop d'échecs ! Trop de rêves irréalisables, trop de livres non-publiés !

Je vis un bar à ma droite. Puis je détournai la tête et vis le canal. Hum... Horrible dilemme. Je jetai un dernier coup d'œil vers le canal. Non, pas pour tout de suite, pensai-je en regardant celui-ci. Désespéré, je me dirigeai vers le bar en maudissant ma faiblesse. A peine eussé-je entré que le patron me dévisagea un sourire mielleux aux lèvres : la journée promettait d'être bonne, pensa-t-il en se frottant les mains, en reconnaissant, hélas, son plus fidèle client...

La nuit était déjà tombée lorsque je quittai le bar, ivre mort. Tenir sur mes deux jambes relevait au miracle. Quand je fus devant ma porte d'entrée, je mis plus d'une dizaine de

minutes à pénétrer chez moi tant j'eus du mal à glisser la clé dans la serrure, celle-ci me semblant si petite et si floue...

Dieu que j'avais mal à la tête ! La première chose que je fis en entrant fut de m'écrouler sur le canapé. Affalé sur celui-ci, je vis à quelques centimètres de moi mon précieux ouvrage rejeté par tant d'éditeurs... A la vue de mon œuvre incomprise, je ne pus retenir ma colère : je la pris brutalement avant de la déchirer d'un coup sec. Mais ce n'était pas assez. Ma fureur était loin d'être calmée. Je continuai mon manège jusqu'à ce qu'il n'en reste que des confettis.

Je sentais mon cœur battre dans mes oreilles, ma respiration était haletante et la tête me tournait.

Je pensais que ma folie était due à l'alcool mais je savais bien, au fond de moi, que j'étais sous le coup d'un sentiment qui allait au-delà de l'ivresse. Un sentiment si durement accumulé en moi!

Quand j'étais petit, j'étais un enfant seul et les enfants m'avaient toujours méprisé.

Mes goûts divergeaient des autres enfants et ils ne supportaient pas ma différence.

Bien sûr je n'avais aucun succès auprès des filles : qui aurait voulu d'un petit garçon seul, dépenaillé et qui écoutait une musique aussi ringarde que ses chaussures ? Personne.

Mon refuge était les livres, je m'imaginai en être le héros et ma plus grande passion était de lire et d'écrire.

Je me lançai ainsi dans cet avenir précaire sans même me poser de questions. Peut-être allait-on m'aimer? Qu'était-ce que le succès?

Ma situation était vite devenue instable et on me regardait comme toujours de haut. Mon penchant pour l'alcool me perdrait, je le savais bien.

J'avais raté ma vie. Et voilà que je pleurais à présent!

Les larmes ruisselaient sur mes joues et coulaient sur mes habits. Tout un coup, un éclair zébra le ciel. Il éclaira ma chambre noire comme l'abîme et une pluie drue et froide commença à tomber. Je sursautai et relevai lentement la tête mais même avec de telles précautions, elle me fit atrocement souffrir. Je regardai un morceau de page parmi tant d'autres, quand soudain, le papier se mit à frétiller.

Abasourdi, je sentis ma mâchoire inférieure se décoller, ce qui me donna à peu près l'impression de recevoir une massue sur la tête.

Étais-je en proie à une de ces hallucinations dues à la boisson? Fasciné, je regardais les petits morceaux de papier se mettre à frétiller les uns après les autres.

Que c'était joli !

Un sourire béat aux lèvres, je regardais les milliers de petits morceaux de papier tourner autour de moi, semblables à une farandole de papillons.

C'était féérique ! Les papillons semblaient m'emporter. J'étais en extase devant tant de beauté.

La sensation que j'étais en train de ressentir était indescriptible. Je croyais voler quand je m'écrasai telle une crêpe sur le sol. Je me relevai difficilement, espérant que les voisins ne feraient pas un drame de mon vacarme nocturne. La luminosité soudaine du lieu me fit plisser les yeux.

Je cherchais à voir ce qui se cachait derrière cette éclatante lumière quand soudain je sentis que l'on me tirait par la main ...

« Je vous en prie, ne restez pas là, Monsieur, vous gênez le passage! »

Déboussolé, je demandai à la personne qui me faisait face :

« Pardon? Mais qui êtes-vous? Où suis-je ? »

Mes yeux s'étaient habitués à la luminosité et je pus enfin distinguer mon interlocuteur. Je contemplai alors un homme d'une trentaine d'années qui me dévisageait d'un air surpris.

Je balbutiais quelques mots inintelligibles quand soudain je me rendis compte de la personne qui me faisait face. Diantre! Cet homme au visage pâle, ces yeux bleu marine...

« Charlie?

- Mais, ne seriez-vous pas notre... Ne seriez-vous pas notre créateur ?? »

Comment était-ce possible ?! Cet homme n'était autre qu'un des personnages de mon livre! Comment avais-je pu ne pas y penser plus tôt ? Et cette rue passante était la rue des Champs Illuminés!! Elle était exactement comme je me l'étais imaginée!

Ces passants pressés, ces grandes enseignes illuminées aux bijoux et articles de mode d'un prix exorbitant, quelle beauté! Je regardai mon interlocuteur et dis d'une voix émue :

« Oui, c'est bien moi. »

Il me considéra des pieds à la tête et me dit d'une voix tremblante :

« Je ne croyais pas que vous viendriez ici un jour...Venez, je vais vous escorter jusque chez moi, nous pourrons y discuter plus aisément. »

Il surprit mon regard émerveillé, et dit d'un air reconnaissant :

« Les Champs Illuminés! C'est la seule chose dont nous pourrons vous remercier. »

J'étais tellement absorbé par ce qui me semblait être une sorte de paradis que je ne prêtai guère attention à ses paroles. Je crois qu'il n'y a rien de plus beau que de contempler en vrai ce dont on a toujours rêvé.

« C'est un grand honneur pour moi, simple habitant de Paris, de vous parler, reprit-il : Cependant, je ne peux tout de même pas vous féliciter : notre monde est d'une égalité sans nom. »

Autour de nous s'était formé un attroupement :

"Le créateur! Le créateur!" chuchotaient-ils.

Jamais l'on ne m'avait regardé ainsi. La joie que je ressentis fut telle que j'en eus les larmes aux yeux.

J'entendis alors une voix forte et claire dire :

"Dispersez-vous! Allons! Allons!"

La foule s'écarta alors pour laisser place à un homme jeune, beau, grand et avec un air si hautain que je ne pus m'empêcher de le détester.

C'était le héros de mon livre. Celui que j'avais toujours rêvé d'être.

Il s'avança vers moi et me dit d'un ton arrogant :

"Je vous remercie de faire de moi pour la dixième année consécutive le héros de vos aventures. Vous avez su créer l'homme le plus parfait qui n'ait jamais été créé."

Je le haïssais, et soudain je compris pourquoi les éditeurs refusaient mon livre : pour plaire au lecteur, un livre doit avoir un héros attachant et là, ce n'était pas vraiment le cas...

Il commença à me parler et m'invita au restaurant (une grande enseigne très luxueuse qui apparaissait à la fin de chacun des épisodes de mon livre : le héros y mangeait un bon repas, adulé de tous).

Il me parlait, me parlait...

Je n'écoutais pas un mot de ce qu'il disait. Une fois le repas fini, je m'en allai ayant invoqué je ne sais plus quel prétexte. Je marchais dans une rue déserte quand soudain je vis un homme de grande taille, au visage triste et aux cernes très prononcés. Je le reconnus et vint à sa rencontre. Il m'observa puis sourit tristement :

« Vous êtes le créateur?...

- Oui, c'est bien moi », lui répondis-je, ému.

Il eut un sourire mélancolique et me dit :

" J'en ai assez d'être le bouc émissaire de vos aventures. Le méchant. Celui que l'on déteste. Jamais de banquets pour moi, je finis le nez dans la poussière et puis on n'en parle plus. La prochaine fois que vous écrirez votre livre, pensez au pauvre Jacob, qui aime Sophie et qui n'ose pas l'approcher, pensez à Jane qui aimerait bien sortir de prison, pensez à Marc qui en a assez de sa vie, pensez à nous!".

Puis il partit me laissant en profonde réflexion. Cet homme était moi, j'étais Jacob, Jane, Marc! Tous les méchants faisaient partie de moi et possédaient les mêmes défauts que moi.

Je continuai ma marche et réfléchis.

J'allais changer. J'allais tout changer. Je montai les marches de l'Arc de Jouvence et m'assis sur un banc, profitant de la belle vue sur Faris. J'aperçus une jeune fille qui montait l'escalier. Jamais je n'avais vu telle beauté. Ses cheveux noirs flottaient au vent et ses yeux bleus reflétaient une profonde pureté. Elle était un peu moins grande que moi, mince et il émanait d'elle un sentiment de tendresse infinie. Elle s'assit à côté de moi et me dit :

« J'aime bien aller ici, on peut y réfléchir. J'aime cet endroit. Vous l'avez créé. Merci ».

Elle me regarda et je sentis à la façon dont elle me regardait qu'elle avait raison. Le ciel était plus clair, le chant des oiseaux le plus mélodieux du monde et mes yeux se régalaient de voir la plus belle merveille du monde. Elle me fit visiter Faris.

Elle me montra le beau et le laid et me dit que ça ne tenait qu'à moi d'en faire un paradis.

Je pris mon courage à deux mains et lui dis :

« Merci, merci pour tout. Je vais recommencer mon histoire depuis le début. »

Il y eut un moment de silence. Elle prit lentement un stylo de sa poche, puis me dit :

« Voici mon numéro. »

Elle prit ma main avec douceur, puis l'écrivit.

Je lui dis alors :

« Je vous...aaaaaaaaaaaaaaaaahhhhh !!!!! »

Car tout un coup, un vide s'était ouvert sous mes pieds et je tombais, tombais...

Mon cœur était brisé.

La lumière du jour commençait à filtrer par les stores de la fenêtre quand je me réveillai. J'ouvris paresseusement un œil, puis deux. Le soleil m'éblouissait, et je refermai instinctivement mes yeux. Je me relevai avec précaution, les paupières toujours à demi closes. Mes articulations craquèrent en signe de protestation, non habituées à un réveil aussi matinal. Aveuglé par la lumière, j'avançai lentement, presque à tâtons tant tout me semblait flou.

Soudain, je fus pris d'un vertige et dus m'accrocher à une chaise tel un naufragé s'accroche à une bouée de sauvetage : encore un peu et je m'écrasais contre la porte. Je m'assis avec prudence sur la chaise. Mais d'où venait cette horrible migraine ? Peu à peu, les souvenirs affluèrent, s'entrechoquèrent dans ma pauvre tête qui n'était pas habituée à un tel flux d'informations.

Pour retrouver mes repères, je tentai de me remémorer les événements passés un par un. Je me souvins avoir essayé un énième refus pour la publication de mon livre la veille, puis être revenu ivre chez moi, avant de me sentir comme happé par le sol ... J'étais alors arrivé dans un monde aussi irréel que fantastique ... Mon monde à moi : mes personnages. Et alors, je me souvins de ma rencontre avec Thalie. Celle qui était née de ma plume, par moi. Je me souvins de la longue conversation qu'on avait eue tous les deux, et de l'incroyable vue sur Paris...

Alors je me souvins d'un détail qui m'avait échappé mais qui était pourtant d'une importance capitale. Mon livre ! Je l'avais réduit en poussière ! Horreur et damnation ! Je me précipitai vers le salon puis sautai tel un fauve sur le canapé. Je m'attendais à y découvrir un tas de petites feuilles déchirées que j'allais devoir ramasser à la pelle mais je trouvai, contre toute attente, mon précieux livre. En un morceau. En parfait état. Je me retins à grande peine de ne pas pleurer à chaudes larmes en serrant mon œuvre contre moi et à effectuer une série de galipettes, mais mon amour propre me l'interdit. Je pris donc mon manuscrit en essayant de ne laisser paraître aucune de mes émotions, bien que sachant pertinemment que j'étais le seul dans cette pièce.

Après avoir soigneusement posé mon livre sur mon bureau, pris trois grand cafés et quatre sachets d'aspirine, j'arrivai à la conclusion que j'avais rêvé, et que l'alcool était sûrement la cause d'un rêve aussi... mouvementé ! Bien que je sache que c'était là la meilleure explication, ou du moins, la plus rationnelle, mon cœur était serré. Car cette conclusion amenait à dire que Thalie n'était qu'un rêve. Rien de plus. Juste un délire d'écrivain en manque d'amour et d'affection...

C'est donc triste, mais persuadé que j'avais fait le bon choix que je me résolus à oublier cette histoire farfelue.

Après être arrivé à cette triste conclusion, sans savoir pourquoi, je me levai lentement de mon lit puis me dirigeai tel un automate vers mon bureau. Alors, j'ouvris mon ordinateur, puis ouvris un nouveau fichier. Alors, comme hypnotisé par la blancheur qui se dégageait de l'écran, je commençai à taper des lettres, des mots, des phrases. Durant des heures, mes doigts dansèrent sur le clavier, sans que j'eus besoin une seule seconde de diriger ce curieux ballet. Je me contentai de laisser mes doigts effectuer leurs entrechats et leurs sauts à travers le clavier.

Le soleil était déjà couché lorsque mes doigts cessèrent leurs numéros. Hébéte, et quelque peu perdu, je me relevai de ma chaise en chancelant. Je regardai alors l'écran, bouche bée :

auparavant blanc, il était à présent entièrement noirci par mon texte. Je parcourus de mes yeux l'ensemble de ce que j'avais écrit. Ce texte, non, mon texte contait tout simplement mon voyage à travers le monde de mes personnages. Ou plutôt, de mon rêve. Je relus au moins une dizaine de fois cette histoire avant de l'envoyer à un grand éditeur.

Après avoir appuyé sur la petite touche « envoyer », un énorme sourire éclaira mon visage. Sans savoir pourquoi, j'étais sûr de moi. Je m'écroulai alors sur mon canapé, en espérant ainsi profiter d'un sommeil bien mérité. Alors que j'allais être accueilli par les bras de Morphée, une chose me revint brutalement. Le numéro de Thalie écrit sur ma main.

Je me redressai précipitamment, puis regardai ma main : une série de chiffres s'alignaient sur ma paume. Je me précipitai vers le téléphone, puis composai le numéro fébrilement : j'appliquai violemment le combiné contre mon oreille. Il y eut un moment de silence qui me parut durer une éternité, mais au bout de ces longues secondes d'attente, la tonalité disparut, puis il me sembla percevoir un souffle. Alors, je murmurai :

« Thalie ?... »

Camille et Annaël